

entrées  
**libres**

PORTRAITS, HISTOIRE, BD...

**Découvrez nos  
nouvelles rubriques**



**INTERVIEW**

**« Les nouveaux rythmes en  
septembre, avec souplesse »**

**CAROLINE DÉSIR**

©DR

DIRECTIONS

**Toujours plus de responsabilités**

3

## ÉDITO

Caroline Désir : entre volontarisme et réalisme

4

## L'ACTU

Le Covid continue à poser des problèmes concrets aux écoles

6

## INTERVIEW

Caroline Désir aborde tous les dossiers chauds du moment

10

## MÉMOIRE D'ÉCOLE

L'histoire du Collège Cardinal Mercier de Braine-l'Alleud

12

## AU SEGEC

Un Clou « chasse » l'autre

14

## À L'ÉTUDE

L'accueil des enfants sourds dans l'enseignement secondaire

16

## DOSSIER

Les directions entre passion et surcharge de travail

20

## CONFIDENCES

Laurence Lescot : « Pour rien au monde, je ne retournerais dans le général »

22

## COULISSES

Daniel Kampff, responsable technique et chef d'équipe d'ouvriers

23

## CHRONIQUE

Éric De Beukelaer : Rentrée chahutée

24

## LIVRES

- Sophie Wouters : « Je rêvais d'avoir un grand-père comme Pompidou »
- Expo et livre en hommage à André Geerts
- Siméon

26

## SERVICES

28

## HUMOUR

*Intercours*, la BD de Jacques Louis



## L'actu

Le Covid, toujours pas derrière nous



## Caroline Désir

« Nous avons préservé l'école au maximum ! »



## Dossier

Les directeurs sont toujours plus sollicités

## entrées libres

Octobre 2021 / N°162 / 16<sup>e</sup> année  
Périodique mensuel (sauf juillet et août)  
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de l'Enseignement catholique en Communautés francophone et germanophone de Belgique.

[www.entrees-libres.be](http://www.entrees-libres.be)

[redaction@entrees-libres.be](mailto:redaction@entrees-libres.be)

## Rédacteur en chef et éditeur responsable

Christian Carpentier (02 256 70 30)  
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

## Secrétaire de rédaction

Jean-François Lauwens

## Secrétariat et abonnements

Laurence Dupuis  
02 256 70 55

## Création graphique

PAF!

## Mise en page et illustrations

Catherine Jouret

## Membres du comité de rédaction

Charline Cariaux	Frédéric Coché
Vinciane De Keyser	Alain Desmons
Luc De Wael	Hélène Genevrois
Brigitte Gerard	Fabrice Glogowski
Gengoux Gomez	Pierre Henry
Oleg Lebedev	Anne Leblanc
Marie-Noëlle Lovenfosse	Luc Michiels
Christophe Mouraux	Anne-Marie Scohier
Guy Selderslagh	François Tollet
Stéphane Vanoirbeck	

## Publicité

02 256 70 30

## Impression

IPM Printing SA Ganshoren

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, intertitres et chapeaux sont de la rédaction.

# Édito

## Caroline Désir : entre volontarisme et réalisme



**E**ntrées libres entame ce mois-ci une série de grands entretiens avec des personnalités politiques, à commencer par Caroline Désir, ministre de l'enseignement obligatoire. D'autres entretiens suivront, dans le respect du pluralisme politique et en prenant le soin de faire droit à des paroles de la majorité parlementaire comme de l'opposition.

Les sujets évoqués par la ministre sont nombreux, la crise sanitaire a perturbé sa feuille et le temps lui est compté. Sur le tracing : « *Il faut entendre les directions là-dessus et remettre le curseur au bon endroit.* » Sur les voyages scolaires et l'application de la règle des 90% de taux de participation sans possibilité d'imposer la vaccination nécessaire à certains voyages à l'étranger : « *Je suis prête à en discuter mais il faut se rappeler que cette règle a aussi été fixée pour s'assurer de pouvoir embarquer un maximum d'élèves dans l'aventure pour des raisons sociales.* » Sur la réforme de la formation initiale des enseignants et la revalorisation salariale des enseignants et des directions qui y est associée : « *Les premiers qui en sortiront [du nouveau cursus de formation] le feront en 2026, donc on peut également encore en faire un point de négociation d'un prochain gouvernement.* » Sur les nouveaux rythmes scolaires : « *Le timing ne changera pas. Je suis déterminée.* » Sur le Pacte pour un enseignement d'excellence : « *La crise sanitaire a ralenti certains chantiers mais on doit absolument garder le cap, les réponses sont les bonnes.* » Sur l'égalité de traitement et l'arrêt de la Cour constitutionnelle relatif aux subventions de fonctionnement : « *Le gouvernement a entamé un travail d'analyse pour évaluer l'impact budgétaire pour la FWB et pour WBE. L'analyse est toujours en cours. En fonction de ce travail, une proposition sera mise en discussion dans les prochains mois.* » Sur les bâtiments scolaires : « *Je suis contente que mon collègue [Frédéric Daerden] et le SeGEC aient pu reprendre le dialogue sur cette question importante.* » Et sur la fusion des réseaux : « *C'est une belle utopie !* »

L'interview de Caroline Désir se présente comme le savant cocktail d'une femme qui connaît son métier. Un mélange de volontarisme et de réalisme. Une volonté de bien faire, ce qui est absolument indispensable, comme ce fut encore récemment le cas pour les écoles gravement sinistrées par les inondations. Mais, aussi, une aptitude très politique à prendre provisoirement la tangente sur les questions délicates.

Le SeGEC maintiendra également sa ligne de conduite en toute clarté : privilégier la négociation constructive chaque fois que c'est possible et assumer la confrontation quand elle est nécessaire, ainsi que l'illustre le récent dossier sur les bâtiments scolaires. Le décret en la matière restant profondément déséquilibré, le conseil d'administration du SeGEC aura donc à se prononcer sur un éventuel recours par les voies de droit. ■

Étienne MICHEL

Directeur général du SeGEC

30 septembre 2021

# Le Covid continue à poser des problèmes concrets aux écoles

CHRISTIAN CARPENTIER

On avait espéré que la rentrée de septembre soit celle de l'après-Covid. Ce n'est malheureusement pas (encore) le cas. Les chiffres de la pandémie demeurent trop élevés pour tourner la page. Et posent plusieurs problèmes concrets, dans nos écoles. Dès le départ, le SeGEC a plaidé pour des politiques augmentant les taux de vaccination. On craint désormais un regain de l'épidémie qui rendrait rapidement la situation ingérable dans les établissements...

**C**ovid, stop ou encore ? À l'unisson, le monde de l'école avait espéré que la première option s'imposerait de façon vaste, à la rentrée de septembre. Et qu'un terme soit mis aux solutions hybrides qui, si elles ont permis de découvrir certaines richesses des cours à distance, ont surtout rappelé à quel point l'enseignement a besoin de contacts humains.

La situation a néanmoins été plus contrastée qu'espéré. Taux de vaccination aidant, les cours ont pu reprendre à 100% en présentiel. Mais même si la situation s'est sensiblement améliorée par rapport à l'année scolaire passée, le Covid a continué à poser des problèmes très concrets, impactant la gestion quotidienne des écoles, particulièrement dans l'enseignement obligatoire.

Les ministres, il est vrai, avaient donné le ton dès avant la fin des vacances d'été. Le 17 août, Caroline Désir (PS), en charge de l'Éducation, actait d'« importantes disparités régionales » essentiellement en matière de taux de vaccination, justifiant « une approche différenciée » entre la Wallonie et Bruxelles. En clair : retour

de tous les élèves en présentiel, moyennant « un port du masque assoupli en Région wallonne, mais pas en Région bruxelloise ». Le sud du pays se voyait donc appliquer le « modèle Horeca », avec autorisation d'enlever son masque en classe, pendant que le centre, lui, conservait la règle d'un port obligatoire tout au long de la journée.

Trois jours plus tard, sa collègue du Supérieur, Valérie Glatigny (MR), optait de son côté pour le second modèle : retour de tous les élèves dans les auditoriums et autres salles de cours, mais port du masque obligatoire en intérieur, quelle que soit la région. Une mesure notamment dictée par la provenance géographique davantage plurielle des étudiants.

## Voyages scolaires

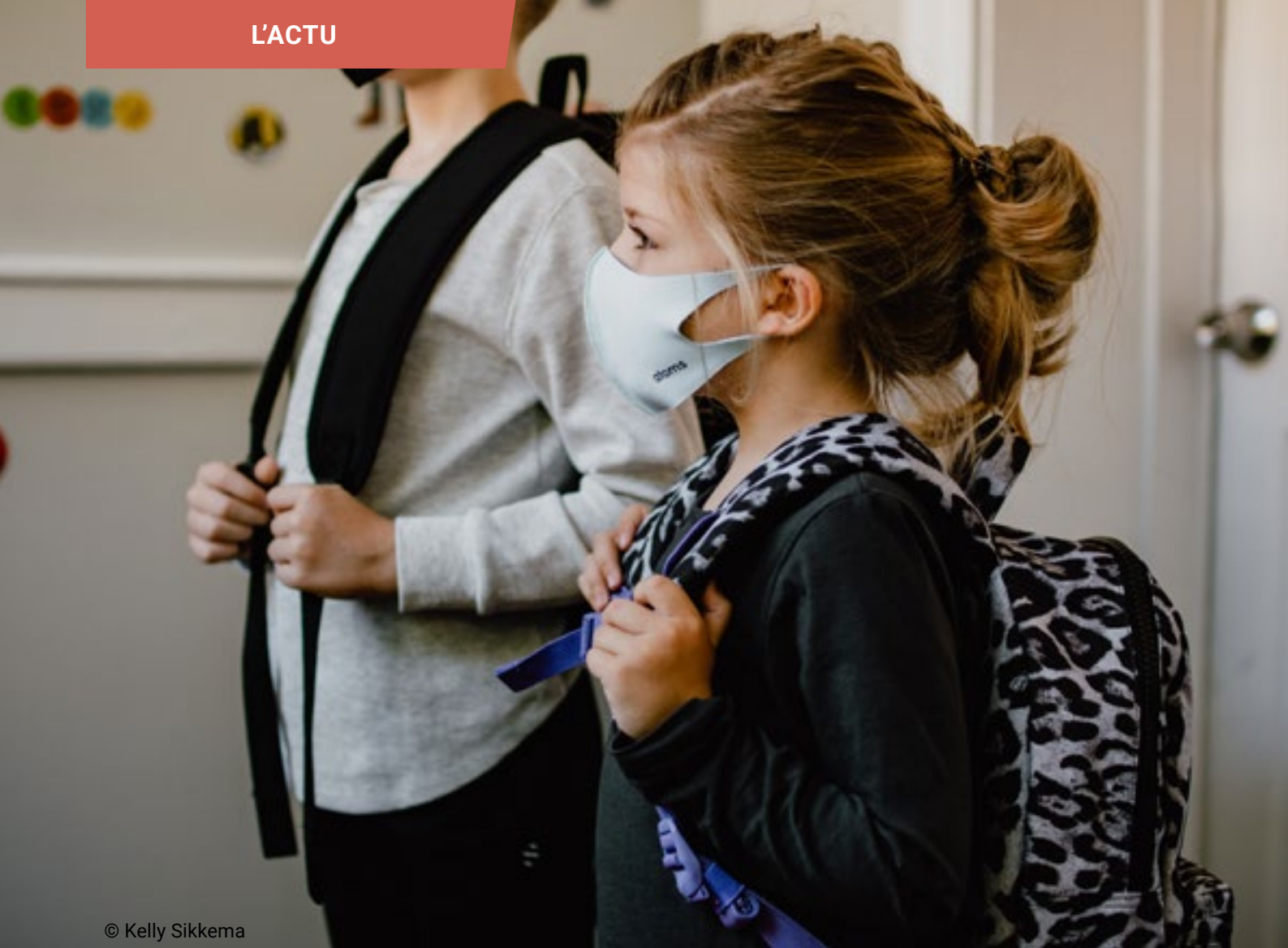
Ces règles ont pourtant rapidement entraîné des exceptions et des questions.

Exceptions d'abord avec le port du masque. Confrontées à une remontée des cas de Covid signalés par les centres de tracing, plusieurs directions ont réinstauré le port du masque obligatoire en classe, en Wallonie. Il s'agissait pour elles d'adopter un principe de précaution, et de faire en sorte d'endiguer la progression de la maladie au sein de leur établissement afin de conserver la priorité aux apprentissages en présentiel. De façon générale, élèves, parents et corps professoral ont parfaitement compris cette volonté, et accepté sans ciller la décision prise.

Mais d'autres questions ont suivi. La première a donné dès la rentrée pas mal de fil à retordre aux directions et à leurs enseignants : que faire en matière de voyages scolaires ? La règle veut en



© August de Richelieu



© Kelly Sikkema

effet que 90% des élèves y participent pour pouvoir les organiser. Mais comment y parvenir avec une prévisibilité nulle en matière d'évolution de la situation sanitaire dans l'année qui s'ouvre ? Surtout quand on sait que la plupart de ces voyages doivent être mis en chantier plusieurs mois à l'avance pour rencontrer diverses considérations, notamment financières ? Et que le vaccin ne peut être imposé à aucun élève ?

Un deuxième problème s'y est rapidement ajouté : celui de la vaccination et du tracing. Une tentative avait été faite pour coordonner l'action des écoles et des PSE. Les directions pouvaient donner un coup de main en collaborant au tracing pour les contacts avec les parents. Mais dans les faits, les services de promotion de la santé à l'école ont rapidement jugé la cadence infernale. Tandis que les directions se sont retrouvées contraintes de gérer la rédaction de documents invitant à la quarantaine ou au testing, ce qui n'était pas l'accord de départ, et était tout autant indigeste

au vu de leur volume de travail qui est déjà par ailleurs (très) conséquent.

Du côté du SeGEC, où on avait plaidé dès le départ pour la mise en place de politiques efficaces permettant d'augmenter rapidement le taux de vaccination, le verdict a d'emblée été clair : ces missions ne sont pas du ressort du milieu scolaire. « On est face à une vraie difficulté, en particulier à Bruxelles », résumait le directeur général du Secrétariat général de l'Enseignement catholique Étienne Michel voici une quinzaine de jours au micro de BX1. « On a fermé des centres de vaccination, et la responsabilité de cette vaccination a été déplacée vers d'autres acteurs, notamment les PSE. Quant à la responsabilité du tracing, elle s'est déplacée vers les écoles. Cela a créé une surcharge de travail pour les directions, qui sont déjà souvent saturées dans leur emploi du temps. »

Or, « la vaccination ne relève pas des écoles. On n'imagine pas des directions faire des piqûres ! La question du

tracing, c'est extrêmement limite. Cela relève de la politique sanitaire. Je ne vois pas pourquoi on charge les écoles de cette mission supplémentaire. Et encore, on est dans une situation épidémiologique relativement contenue. Mais si cela ne devait plus être le cas dans les semaines qui viennent, la surcharge de travail serait telle que cela serait totalement ingérable dans les écoles. » ■



© Freepik



©DR

# Caroline Désir :

## « On a voulu protéger le système scolaire »

CHRISTIAN CARPENTIER ET JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Covid, surcharge de travail, revalorisation salariale, financement des écoles, rythmes scolaires... Dans l'entretien qu'elle accorde à Entrées libres, la ministre de l'Éducation Caroline Désir (PS) n'évite aucune des grandes questions du moment. Et pose ses balises...

Des élèves et des enseignants recommencent à être absents, certaines écoles wallonnes – surtout à Liège – restaurent le port du masque y compris en classe... Vous vous attendiez à ce retour de la pandémie ?

« Pour l'instant, on est plutôt soulagés par la rentrée, en tout cas à la date à laquelle nous nous parlons (ndlr : le 29 septembre). Le virus circule chez les enfants – qui ne peuvent pas être vaccinés – et les ados – qui ne le sont pas majoritairement. C'est normal. L'enjeu reste de vacciner massivement les adultes et les personnes vulnérables. On est resté sur nos gardes, sur recommandation des experts. L'an passé à ce moment-ci, on était dans l'emballement de l'épidémie. On voit sans doute déjà l'effet de la vaccination. On veut protéger le système scolaire au maximum, que les enfants puissent continuer à aller à l'école, ce qu'on a réussi à faire au contraire de nombreux autres pays. Il reste des gestions de cas qui continuent d'empoisonner la vie des écoles, c'est vrai. Ce n'est pas le plus confortable, mais il faut faire avec. »

Directions et PSE se plaignent d'une forte surcharge de travail. Que se passera-t-il si la pandémie devait faire un retour en force ?

« Il faut entendre les directions là-dessus et remettre le curseur au bon endroit. Les PSE restent responsables du tracing, ma circulaire est claire là-dessus, notamment parce qu'il y a des décisions d'ordre médical derrière cela. Il n'était pas convenu que les directions le fassent à leur place. Elles ont par contre accès aux listings de présences et sont habituées à communiquer efficacement avec les parents. Donc, elles peuvent aider. J'ai contacté la ministre de l'Enfance Bénédicte Linard (Ecolo) et l'ONE

*pour refluidifier les choses. Il faut que cela reste une bonne collaboration entre les acteurs. Je comprends aussi que les PSE soient surchargés, avec le tracing qui s'est ajouté à leurs autres missions essentielles. Il faut retrouver le juste équilibre en préservant les directions – c'est mon rôle – qui ont aussi besoin de se recentrer sur leurs autres missions. »*

Qu'en est-il des voyages scolaires, qui demandent de longs mois de préparation ? Faut-il les déconseiller ? Revoir le taux de participation obligatoire de 90% des élèves ? Les directions sont un peu perdues...

*« Je comprends leur difficulté. Chaque pays a ses règles et elles évoluent. On peut difficilement tester continuellement les élèves, les obliger à se vacciner ou stigmatiser les non vaccinés. La question des voyages doit être débattue en toute liberté avec les parents concernés, les enseignants, les élèves. Si un voyage à l'étranger est rendu trop compliqué par la situation, il faut peut-être l'organiser en Belgique. Il va falloir être un peu créatif, mais surtout privilégier le dialogue. »*

Mais pas revoir la barre des 90% ?

*« Je n'ai pas encore entendu cette demande. Je suis prête à en discuter, mais il faut se rappeler que cette règle a aussi été fixée pour s'assurer de pouvoir embarquer un maximum d'élèves dans l'aventure, pour des raisons sociales. Je ne voudrais pas renforcer des discriminations là-dessus. »*

Quelles leçons tirez-vous des cours en hybridation ?

*« C'était la moins pire des solutions pour éviter des ruptures avec l'école comme en mars 2020. Ce n'est absolument pas une solution durable, elle a rendu les choses très compliquées pour certains élèves. Mais à l'inverse, cela nous a permis de faire des pas de géants en termes de stratégie numérique. Des enseignants s'y sont mis, des élèves se sont familiarisés avec l'usage éducatif d'un ordinateur, en apprenant à envoyer un email ou à utiliser un traitement de texte pour faire un devoir. Il y a donc eu aussi un vrai apprentissage, une conscientisation sur le potentiel que cela représente, qu'il ne faudra pas perdre. Ceci dit, mon modèle ne sera jamais de mettre chacun derrière son écran. » ■*

## « Les nouveaux rythmes en septembre, avec souplesse »

Depuis l'annonce de l'entrée en vigueur de la réforme des rythmes scolaires à la prochaine rentrée scolaire (le 29 août 2022) sur le modèle 7+2 (alternance 7 semaines d'école / 2 semaines de congé), on a évoqué ici et là un report de cette réforme. Parce que la Flandre ne suit pas, que les scouts râlent, que certains parents ont du mal à s'organiser... Qu'en est-il ?

*« Le timing ne changera pas. Je suis déterminée. Pas par obstination personnelle mais parce que c'est un dossier sur la table depuis 30 ans, centré sur le bien-être des élèves. Sur le fond, tout le monde est convaincu du bien-fondé de cette réforme. Personne n'a été pris en traître : cela figurait dans l'accord de gouvernement et cela avait été lancé sous la législature précédente via une étude de faisabilité commandée à la Fondation Roi Baudouin. Cela bouleverse différents pans de la société et pose des questions à résoudre mais ces questions se poseraient de la même manière si on reportait la réforme en 2023, 2024 ou 2025 ! Si on cherche des prétextes pour reporter la réforme, on en trouvera toujours. En réalité, rien n'empêche d'avancer. »*

Et le fait que la Flandre ne suive pas ?

*« Les contacts sont toujours en cours. Je ne ménage pas mes efforts, y compris sur les plateaux de télé flamands, pour défendre l'idée. Et le débat vit en Flandre. Les experts en chronobiologie sont plutôt en train de pousser le gouvernement flamand en ce sens. On nous a demandé récemment d'aller présenter la réforme aux partenaires de l'enseignement flamand, au conseil économique et social. Je comprends que la Flandre n'ait pas envie qu'on lui force la main mais nous sommes dans un État fédéral et, à l'inverse, nous ne devons pas non plus renoncer pour cette raison. On ne va pas aligner les calendriers avec les Flamands parce que, dans ce cas, ma réforme n'existe plus. On aura toujours au minimum dix semaines de congés communs, à Noël, en été : quels parents ont dix semaines de congé ? Les familles qui ont des enfants dans les deux systèmes,*

*les profs en immersion, c'est une petite minorité de gens, et des situations déjà problématiques. »*

Mais ce sera d'emblée du 7/2 ?

*« Tant que les calendriers ne seront pas alignés, on va essayer de se donner un peu de souplesse pour limiter les différences avec la Flandre. Le fondement de la réforme ne sera pas détricoté, à savoir une alternance régulière entre les semaines de travail et les semaines de congé. Donc si on peut faire une fourchette entre 6 et 8 semaines et rattraper comme cela certaines semaines de congé avec les Flamands, on le fera. On peut s'adapter, mettre un peu d'huile dans les rouages, sans détricoter. Mais on ne va pas ramener les vacances de Pâques de mai à avril : on les a reculées là parce qu'aujourd'hui, il y a 11 semaines d'école après Pâques, et qu'on veut les ramener à 8. On passera au gouvernement puis au Parlement avec le calendrier définitif dans les prochaines semaines. »*

Le supérieur devrait-il suivre ?

*« Il a été concerté mais les deux calendriers ne sont déjà pas alignés aujourd'hui. L'enseignement supérieur dit (ndlr : c'est la demande du Conseil des recteurs) qu'il va travailler en interne sur une révision de ses propres rythmes. En attendant, cela ne me paraît pas un obstacle. »*

Une réforme des rythmes de la journée devrait-elle suivre ?

*« C'est prévu dans l'accord de gouvernement. La réforme des rythmes journaliers, c'est une autre paire de manches que celle des rythmes annuels. C'est très nécessaire de le faire, mais cela implique pas mal d'acteurs extérieurs à l'enseignement. Nous n'allons pas tout faire en même temps, je ne suis pas kamikaze. On a convenu de confier à nouveau une mission à la Fondation Roi Baudouin pour préparer le terrain et en faire un des chantiers de la prochaine législature. » ■*

## « Je suis pour la revalorisation salariale »

Les directions se plaignent d'une surcharge administrative croissante. Partagez-vous ce constat ? Comment les aider ?

« Un chantier du Pacte est consacré à la simplification administrative. Ce n'est pas simple, on est face à une grosse machine. Rien que la chaîne de paiement des salaires est impressionnante, on se demande même comment on arrive à le faire chaque mois ! On y travaille d'arrache-pied, sur des cas concrets. C'est titanesque mais j'y suis très attentive parce que je sais combien cela pèse sur le travail des directions, qui sont aussi concernées par un plan d'informatisation étalé sur 4 ans. Ce n'est pas simple, j'en suis consciente, d'autant que la crise Covid s'y est ajoutée et qu'on leur y a demandé énormément de choses... »

Êtes-vous favorable à une revalorisation salariale des enseignants et des directions ?

« La situation budgétaire est difficile, mais cela doit faire l'objet de discussions au sein du gouvernement, tout en veillant à la soutenabilité budgétaire de ce que nous décidons. Pour mon parti, la revalorisation barémique reste une condition de réussite de la réforme et de l'allongement de la FIE, la formation initiale des enseignants. Mais les premiers qui en sortiront le feront en 2026, donc on peut également encore en faire un point de négociation d'un prochain gouvernement. »

Que faire d'autre pour retenir les jeunes profs qui quittent rapidement la profession ?

« Un : réformer la formation initiale pour mieux les préparer à la réalité de terrain qui les attend, notamment au travers des stages. Et deux : se poser la question de l'accompagnement des jeunes dans leurs premières années de métier. J'observe par contre que les jeunes enseignants sont moins résistants au travail collaboratif, qu'ils en sont même très demandeurs. On a peut-être une nouvelle génération qui envisage le métier de manière différente. On travaille sur la carrière en trois étapes. Les premières et dernières années du métier doivent faire l'objet d'une attention particulière avec une baisse de charge, un partage d'expérience... » ■



## « Fusionner les réseaux, c'est une belle utopie »

En octobre 2020, un arrêt de la Cour constitutionnelle a donné raison au SeGEC, qui demandait le respect des accords de la Saint-Boniface (2001) prévoyant que le réseau libre doit disposer de 75% des moyens alloués au réseau officiel WBE alors que le gouvernement souhaitait prolonger le régime favorable à l'officiel jusque 2038. Comment et avec quel le timing le gouvernement compte-t-il revoir sa copie ?

« Ce n'est évidemment pas simple, c'est un héritage du passé. Le gouvernement a entamé un travail d'analyse pour évaluer l'impact budgétaire de l'arrêt de la Cour pour la FWB et pour WBE. L'analyse est toujours en cours. En fonction de ce travail, une proposition sera mise en discussion dans les prochains mois. Ce qui est sûr, c'est que nous avons une échéance, fixée par l'arrêt, au 31 décembre 2022, pour modifier les règles d'ici-là. On aboutira dans les prochains mois. »

Le décret répartissant les fonds européens pour la rénovation des bâtiments scolaires vient d'être voté. Il ne satisfait pas l'enseignement catholique qui scolarise 50% des élèves mais ne percevra que 24% des montants. Même si c'est la compétence de votre collègue du Budget, Frédéric Daerden (PS), le gouvernement a-t-il dit son dernier mot là-dessus ? Ou cela reste-t-il améliorable ?

« Ce n'est effectivement pas de mon ressort. Je suis contente que mon collègue et le SeGEC aient pu reprendre le dialogue sur cette question importante. Le gouvernement a en effet dit son dernier mot, mais le décret contient des ouvertures en fonction de

la réalité des dossiers qui seront sur la table. Il faut aborder les choses de manière pragmatique : des moyens colossaux ont été trouvés dans le cadre de ce plan de relance, c'est une opportunité historique pour rénover les bâtiments scolaires. Chaque réseau doit désormais travailler pour présenter les meilleurs projets possibles. Il y aura encore une phase d'arbitrage. »

Historiquement, l'enseignement catholique se sent discriminé - un autre arrêt de la Cour constitutionnelle concernant les écoles supérieures des arts vient encore de le confirmer. Vous pouvez l'entendre ?

« C'est compliqué : cela fait partie de l'histoire de l'enseignement dans notre pays. Chaque réseau a ses spécificités. Je le redis, je suis pragmatique : mon boulot, c'est de faire avancer les choses



au travers du Pacte d'excellence et les acteurs travaillent bien ensemble. J'ai la chance d'être arrivée à un moment où les partenaires étaient d'accord sur les choses à changer. Ma préoccupation, c'est de faire reculer les inégalités scolaires. »

Régulièrement, certains ressortent l'idée d'une fusion des réseaux...

« Ce n'est pas dans l'accord de gouvernement, donc pas dans ma feuille de route. Chacun peut avoir un avis personnel là-dessus. On peut se poser des questions en termes d'efficacité, de concurrence. Mais mon mandat, ce n'est pas ça. Pour moi, c'est une belle utopie. Regardez ce dont on parle aujourd'hui avec la propriété des bâtiments : ce n'est pas si simple. Dans le temps qui m'est imparti, ce n'est pas à l'ordre du jour. On a des urgences autres en termes de démocratisation de notre enseignement, d'égalité des chances. » ■



©DR



©DR



©DR

## « Les enseignants seront les acteurs du changement »

Quelle est votre grande priorité d'ici la fin de la législature ?

« Avancer sur les chantiers du Pacte d'excellence. On connaît les maux du système et on s'est mis d'accord sur la manière d'y remédier. La crise sanitaire a ralenti certains chantiers mais on doit absolument garder le cap, les réponses sont les bonnes. La crise a d'ailleurs accru les inégalités et rendu les réformes encore plus nécessaires. »

Avec quels axes ?

« Le Pacte en a deux principaux. D'une part la réforme de la gouvernance avec les plans de pilotage, les contrats d'objectifs, ce qui est déjà très bien amorcé : deux tiers des écoles ont conclu un contrat d'objectifs avec la Fédération. Et d'autre part un nouveau tronc commun très ambitieux, un nouveau parcours d'apprentissage allant de la maternelle jusqu'à 15 ans. C'est vraiment le cœur du Pacte : comment armer nos élèves pour en faire des citoyens adaptés à la société d'aujourd'hui. »

Ce deuxième aspect a pris du retard...

« Effectivement, la crise sanitaire nous a empêchés de le faire entrer en vigueur en septembre, les acteurs nous ont demandé de temporiser. Mais ce sera lancé en septembre 2022 pour les deux premières années du primaire, puis en septembre 2023 pour les années 3 et 4, afin de rattraper l'année de retard qu'on vient de prendre. Ensuite ce sera une année par an. Les enjeux ne sont pas minces : pour chaque année qui rentre il faut former les enseignants concernés. Tout cela va faire que les enseignants vont devenir les acteurs du changement. On va entrer dans le concret... » ■

## La danse comme passion



©DR

Caroline Désir assure qu'elle était une très bonne élève (à Catteau-Aurore puis en latin-grec à Émile Jacquain, deux établissements de la Ville de Bruxelles), et on la croit volontiers. On a plus de mal à la croire quand elle dit qu'elle ne s'intéressait que très peu à l'école. « Ma vraie passion, c'était la danse classique et cela prend énormément de temps. Je faisais vite mes devoirs pour pouvoir m'y consacrer pleinement. D'ailleurs, les enseignants qui m'ont le plus marquée sont ceux qui nous emmenaient au théâtre, en voyage scolaire, qui nous sortaient des sentiers battus. »

La politique faisait partie de la famille de par son grand-père, Georges Désir, star de la télé (présentateur de *Visa pour le monde*) devenue personnalité politique (député et bourgmestre de Woluwe-Saint-Lambert - FDF). Mais ce n'est que bien plus tard qu'elle s'y engagera, au PS. Avocate spécialisée dans le droit du travail, elle est enrôlée au cabinet de Charles Picqué avant d'être élue à Ixelles, à la Région bruxelloise (et à la FWB) et au fédéral.

Sa passion pour l'enseignement se mesure à l'aune de son indignation pour les inégalités. « En ayant des enfants, j'ai été frappée par le déterminisme : comment l'école peut-elle corriger cela, le fait que certains sont favorisés par leur environnement, parce qu'ils ont des parents qui leur lisent des livres ou des histoires ? C'est insupportable et, malheureusement, les choses n'ont pas tant changé que cela depuis que l'enseignement est obligatoire. » ■



## Collège Cardinal Mercier

# Au début, ils n'étaient que quatre !

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Chaque mois, nous vous proposerons de remonter le temps et de partir à la découverte de l'histoire de nos écoles. Pour commencer : le Collège Cardinal Mercier, à Braine-l'Alleud, plus importante école de Wallonie, qui fêtera bientôt son centenaire. Un 19<sup>e</sup> bâtiment y est en chantier et une école maternelle vient d'y ouvrir. Il y a 100 ans, le collège n'avait ni nom, ni terres, ni bâtiments, ni élèves.

**A**vec ses 2.100 élèves, ses 24 classes de primaire, sa nouvelle école maternelle, ses 19 premières secondaires, ses 13,5 ha (contre 22 dans le passé) et ses 19 bâtiments, le Collège Cardinal Mercier à Braine-l'Alleud est incontestablement la plus importante école de Wallonie sur un seul site. Son histoire est bientôt centenaire puisque l'idée du collège a été lancée en 1922, ses travaux commençant en 1924. Directeur des humanités, Xavier Cambron est passionné par l'histoire de son école, à laquelle il a déjà consacré plusieurs livres<sup>1</sup>. Il raconte la naissance du collège : « *Après la Première Guerre mondiale, le doyen de Braine-l'Alleud a voulu combler un manque et créer une école secondaire catholique parce que les garçons étaient contraints de partir étudier à Nivelles ou à Bruxelles. Le cardinal Mercier, originaire de Braine-l'Alleud, était alors archevêque de Malines mais il a répondu que Malines n'avait pas d'argent pour cela et avait déjà un projet à Jodoigne, Saint-Albert. L'abbé Glibert a tellement insisté que Mgr Mercier a fini par céder. Mais, bien que grande figure incarnant la résistance à l'ennemi durant la guerre 14-18, il ne souhaitait pas que l'on donne son nom à une école et a demandé qu'on le baptise Collège Saint-Paul du prénom de son père. Dans la ville, on l'a toujours*

*appelé Collège Cardinal Mercier et on lui a rapidement donné ce nom de manière officielle à son décès en 1926.* »

En 1923, malgré ses réticences, le cardinal Mercier désigne l'abbé Verbruggen, tout droit issu du séminaire, pour prendre la direction de l'école. Lorsque celui-ci arrive à Braine-l'Alleud, il demande où se trouve le collège. Nulle part !

« **En même temps que les Allemands occupaient les lieux, on cachait des enfants juifs sous leur nez en les baptisant dans la chapelle.** »

« *Il n'y avait rien que le fruit de quelques collectes, pas de terres, pas de briques ! On a fini par trouver quatre élèves - deux internes et deux externes, les deux neveux de l'abbé Verbruggen - pour créer une 6<sup>e</sup> primaire le 7 mai 1924. Un de ces quatre élèves est le grand-père d'un de nos profs actuels. Comme il n'y avait pas de bâtiment, on a démarré dans une maison vide, la villa Tondeur. L'année suivante, il y avait 12 élèves et puis cela n'a plus cessé d'augmenter.* »



Une vue aérienne du collège en 1947. ©DR

### Internat et externat

Le collège achète des terres à des propriétaires agricoles répondant à la double volonté contradictoire de Verbruggen et de Glibert : l'un souhaitait un internat à la campagne, l'autre un

La Luftwaffe a réquisitionné le collège durant la guerre. Ici un soldat en 40.

©DR



Les quatre premiers élèves en 1924.

©DR



### Des enfants juifs sauvés au nez de l'occupant

externat dans le centre-ville, à 1 km de la gare. Le premier bâtiment du collège archiépiscopal est bâti rapidement.

Ce qui frappe d'emblée au CCM, c'est son étendue, digne d'un campus à l'anglaise, et son architecture de type cottage normand. « Ce n'est pas un hasard, signale Xavier Cambron : l'abbé Verbruggen était très porté sur la pédagogie des collèges anglais et il s'est fortement inspiré de l'École des Roches, construite en 1899 dans la campagne normande, à Verneuil-sur-Avre, et qui s'inspirait complètement de ces établissements anglais : des bâtiments disséminés sur un grand terrain avec une approche familiale au sein de chaque groupe de l'internat. Très souvent, l'équipe de Cardinal Mercier allait là-bas s'inspirer de cet esprit de famille et de 'l'esprit sain dans un corps sain' cher aux Anglais. À l'époque, on ne faisait pas d'éducation physique à l'école et encore moins de sport. Pourtant, le collège se dote d'emblée d'une salle de gym, de terrains de sport et, dès 1935, d'une... piscine en plein air dont le ministère ordonnera la fermeture car c'était indécent ! »

Longtemps, comme dans d'autres cas très emblématiques, l'image du collège a été associée à celle de son internat. « Très rapidement, on a eu deux publics, les gens de la région pour le collège, des Flamands et des Bruxellois pour l'internat. Jusqu'à la Guerre, il y avait autant d'internes, qui ont été jusqu'à 500, que d'externes. La ferme du collège permettait de vivre quasiment en autarcie. Il y avait une telle demande que des groupes ont dû être créés à l'extérieur du collège. À l'époque, beaucoup pensaient même que nous n'étions qu'un internat. Mais le collège a fortement grandi avec le développement urbain de Waterloo et

Durant la Seconde Guerre mondiale, le collège a été réquisitionné par les Allemands, la Luftwaffe essentiellement, qui était basée au Lion de Waterloo. « En mai 1940, les élèves sont rentrés chez eux, détaille l'historien brainois. Un seul est resté ici parce que ses parents ne sont jamais venus le chercher. Quand les Allemands sont arrivés, il ne restait que le concierge et cet élève. Une partie des élèves sont partis sur les routes de l'exode et sont arrivés en Ardèche où ils ont créé pour quelques mois un petit collège, Braine-en-France, avant de revenir en août. L'abbé Verbruggen est venu rétablir le collège et il a repris. L'école avait été pillée par les tirailleurs algériens, puis par les Allemands. On trouve parfois, chez les vieilles personnes de Braine-l'Alleud, des objets qui appartenaient au collège, comme un tabernacle de la chapelle. »

**Allemands et Alliés, collaborateurs et résistants : l'établissement a tout vu durant le conflit.** « En même temps que les Allemands occupaient les lieux, on cachait des enfants juifs sous leur nez en les baptisant dans la chapelle. On faisait aussi doubler expressément des élèves en âge de partir au travail obligatoire en Allemagne. Les Anglais sont arrivés et ont transformé le collège en infirmerie. On a aussi dû céder plusieurs classes comme prison pour les collaborateurs de Braine-l'Alleud et pour des civils réfugiés de l'est du pays durant la bataille des Ardennes. Les Allemands avaient creusé une tranchée devant le collège pour ne pas être attaqués, elles ont été rebouchées ensuite mais en y enterrant tous les effets : récemment, on a retrouvé des couverts, des gamelles, des balles, des ceinturons allemands enterrés le long de la chaussée. On a aussi retrouvé dans une cheminée de l'argent, un testament, des Libre Belgique clandestines, placés par des résistants. » ■

de Braine-l'Alleud. L'internat n'était plus rentable, il a fermé en 2000. La pression démographique est forte, on manque toujours de place : aujourd'hui encore, des élèves de la région sont obligés d'aller à Bruxelles où ils prennent la place d'élèves bruxellois ! Avec 50 places d'internes, on crée des places pour 250 élèves. » ■

<sup>1</sup> Xavier Cambron vient de publier le volume III de *Si le collège m'était conté...* consacré à l'histoire de l'internat du Collège Cardinal Mercier (1924-2000). Les volumes peuvent être commandés à l'adresse suivante : <https://www.collegecardinalmercier.be/wp-content/uploads/2021/03/Si-le-College-metait-conte...-Volume-III-Bulletin-de-souscription.pdf>



**Votre école a une histoire ?  
Contactez-nous !  
redaction@entrees-libres.be**

# Un Clou « chasse » l'autre

CHRISTIAN CARPENTIER

Notre dessinateur Clou tire sa révérence. Après une quinzaine d'années de bons et loyaux services, il va (enfin) goûter aux joies de la retraite. En héritage, il laisse à *Entrées libres* ses dessins humoristiques qui ont égayé nos pages, mais également... son fils, Jacques, qui prend la relève dès ce mois-ci, en dernière page.

**S**on vrai nom est Christian Louis. Mais pour tout le monde – vous comme nous – cela a toujours été Clou. Un caricaturiste talentueux qui nous a offert une respiration bienvenue dans les pages d'*Entrées libres* pendant de nombreuses années. Tellement nombreuses qu'on a oublié de les compter. « J'avais eu un contact début 2007 avec le responsable de la communication de l'époque, qui avait souhaité m'interviewer dans le cadre d'une rubrique », se rappelle Christian Louis. « Le courant est bien passé et il m'a proposé de réaliser un cartoon tous les mois. Au début j'étais en dernière page et j'illustrais un sujet paru dans les pages précédentes. Ce qui n'était guère évident, il fallait que les gens fassent le lien avec un article qu'ils n'avaient peut-être pas encore lu. Un peu plus tard, on a commencé à mettre mon dessin à côté de l'article lui-même, ce qui était plus simple... »

« J'aurai au final fait deux septennats. Je ne me suis même pas rendu compte que cela avait duré aussi longtemps ! On m'a toujours suggéré des sujets à illustrer, mais jamais les idées. De toute façon, je n'en fais qu'à ma tête, vous savez bien, hein... », sourit l'heureux dessinateur qui soufflera ses septante bougies aux prochaines cerises. Il aura aussi longtemps sévi dans les pages de *La Libre*, d'abord pour la rubrique économique puis pour la section consacrée à la politique, à la plus grande joie des amateurs du genre. Et s'il n'a plus de projet fixe pour l'avenir, il ne s'interdit pas de continuer à publier par-ci par-là mais sans contraintes, au gré désormais de ses seules envies.



Clou, mars 2007.



Clou, janvier 2018.



Clou, avril 2014.



©DR

Des projets, son fils Jacques, qui vient de fêter ses 37 ans, en fourmille. Témoin la planche de BD qui illustrera désormais la dernière page d'*Entrées libres* tous les mois. Elle se déroulera dans un univers scolaire, bien entendu, univers qu'il a spécialement créé pour l'occasion.

« Intercours »

Comme Christian, Jacques a étudié le dessin à Saint-Luc. « J'ai d'abord créé mon blog, raconte-t-il. Puis j'ai sorti ma première BD chez Dupuis, intitulée *Le chômeur et sa belle* ». Suivra *Family Life*, sorte de prolongement, publié également chez Dupuis, où Jacques Louis sévit aussi dans les pages de *Spirou*. Ce sont également ses dessins que Les Scouts ont choisi cette année pour illustrer leur traditionnel calendrier. Les Scouts chez lesquels avait naguère longtemps travaillé un certain... Clou.

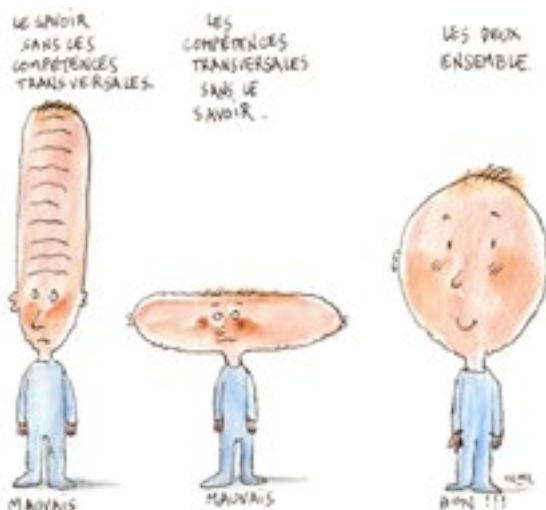
« Ici, je me lance pour *Entrées libres* dans un nouvel univers qui me semble avoir pas mal de potentiel au niveau des personnages », explique celui qui participe également

aux ateliers créatifs à l'école Escale, des Cliniques universitaires Saint-Luc. « C'est aussi un univers particulier, où on essaye d'apporter une bouffée d'oxygène aux petits patients, ainsi qu'à l'hôpital... »

Cette bouffée d'oxygène, il vous l'offrira donc également désormais tous les mois, au travers de personnages qui vous deviendront vite familiers, réunis au sein de « Intercours ». Rendez-vous en dernière page pour en découvrir la première histoire d'une longue série qui durera au moins... deux nouveaux septennats. ■



Clou, février 2010.



Clou, septembre 2019.



©DR

# Accueillir des enfants sourds : intégration ou inclusion ?

HÉLÈNE CORBEEL

De plus en plus d'enfants sourds ou malentendants sont accueillis dans des classes de l'enseignement ordinaire. En pleine réforme des pôles territoriaux, la question de la meilleure formule d'accueil se pose : celle de l'inclusion ou celle de l'intégration.

Il existe généralement deux points de vue quant à l'enseignement dispensé aux enfants sourds. D'un côté, l'enfant sourd devrait maîtriser la langue française, à l'écrit et à l'oral, condition sine qua non pour son intégration dans la société dans laquelle il vit. Aujourd'hui, l'implantation et l'appareillage des enfants sourds sont quasiment devenus la norme, mais ils ne remplacent pas totalement l'audition au point de devenir des entendants parfaits.

D'un autre côté, certains considèrent que l'enfant sourd ou malentendant doit avoir la possibilité de grandir avec des

modèles qui lui ressemblent, avec une langue qu'il peut comprendre sans difficultés, afin de se construire. La langue des signes francophone de Belgique (LSFB) est un moyen d'expression minoritaire, encore souvent lié au handicap, et qui n'est pas considérée comme une langue à part entière. En effet, beaucoup de parents d'enfants sourds ou malentendants craignent qu'elle n'entrave l'apprentissage de la langue française chez leur enfant. Pourtant, un enfant sourd est tout à fait capable d'apprendre le français et la langue des signes, de manière à être bilingue et à évoluer dans les deux cultures.

Le colloque *Inclusion des personnes sourdes : Quels enjeux pour la santé, l'enseignement et la culture ?* organisé le 23 septembre dernier par Écolo au Parlement bruxellois, a mis en lumière une école organisant un enseignement dit d'inclusion : l'école Sainte-Marie à Namur. Elle accueille 55 élèves sourds et 15 EEPS (*enfants entendants de parents sourds, ou CODAS*, l'acronyme anglais), 23 profs bilingues et 3 interprètes. Le principe ? Les élèves sourds et malentendants reçoivent un enseignement bilingue en français et en langue des signes, de la prématernelle jusqu'à la rhéto. Bien évidemment, cet enseignement comporte quelques adaptations majeures. Par exemple, les classes bilingues comportent de 20 à 50% d'élèves sourds et malentendants. Ces élèves sont évalués sur chaque concept qu'ils ont appris dans les deux langues.

Au vu de la diversité des profils parmi les enfants sourds et malentendants (certains ont des parents sourds, d'autres non, certains connaissent déjà le français et/ou la LSFB, d'autres non), cela implique énormément de réflexions linguistiques et pédagogiques. Une des difficultés de la mise en œuvre de ce projet est de trouver des professeurs ayant un bon niveau en LSFB. D'autant que ces compétences ne sont pas valorisées sur le plan salarial.

## Des élèves en intégration

Cependant, la grande majorité des enfants sourds et malentendants accueillis dans l'enseignement ordinaire le sont par le biais de l'intégration. C'est-à-dire qu'ils sont les seuls enfants de la classe avec ces besoins spécifiques. Des moyens supplémentaires peuvent leur être alloués quand c'est possible - comme par exemple la présence d'interprètes ou d'aides pédagogiques - via des organismes agréés. Cela permet aux enfants de suivre les cours - dans une certaine mesure - comme leurs camarades entendants.

Il faut toutefois rester attentifs à certaines choses. D'un côté, les élèves sourds ou malentendants se sentiront « différents » dans un environnement quasiment entendant. Une sensibilisation générale des camarades et des enseignants à la surdité, aux problèmes qu'un élève sourd ou malentendant peut rencontrer, ainsi que des aménagements raisonnables sont souhaitables pour favoriser l'intégration. De nombreuses associations existent et peuvent aider les parties prenantes comme le CREE, ou encore l'Apedaf<sup>1</sup>.

## Compréhension à l'audition

De l'autre côté, il ne faut pas négliger le fait que des compétences à acquérir pour les élèves peuvent systématiquement poser problème aux élèves sourds et malentendants. Par exemple, la prise de note est difficile car l'élève sourd ou malentendant doit souvent regarder une interprète ou lire sur les lèvres de l'interlocuteur. Cela demande une grande concentration et il est difficile dans ces conditions de regarder sa feuille pour écrire correctement. Une solution consiste notamment à parler lentement, pour laisser le temps à l'élève de relever la tête pour prendre connaissance de l'information et de replonger dans l'écrit.

Un autre exemple : la compréhension à l'audition lors des cours de langues. Certains élèves sourds ou malentendants en sont capables, d'autres non. Ces derniers sont souvent dispensés des évaluations certificatives des compétences d'écoute et/ou d'expression orale. L'alternative est de remplacer l'épreuve orale par une conversation écrite de type chat, ainsi que de remplacer l'épreuve d'audition par une compréhension à la lecture. Ces formules sont élaborées à Sainte-Marie en collaboration avec l'UNamur.

La société se veut désormais plus inclusive pour les personnes porteuses d'un handicap à tous les âges de la vie. L'école répond à cette demande. L'organisation des pôles territoriaux dont la mission est d'assurer la prise en charge des élèves à besoins spécifiques dans les écoles ordinaires se met en place. Le chemin est encore long mais la direction est prise. ■



École Sainte-Marie, Namur. ©DR

## Apprendre la langue des signes à l'école ? C'est possible !

Organiser l'apprentissage de la langue des signes au sein de l'enseignement secondaire est désormais possible. Les écoles peuvent déjà offrir cette formation en activité complémentaire au premier degré du secondaire. Sous réserve d'une demande de programmation, dans l'enseignement de transition, dès septembre 2022, la langue des signes pourra être choisie comme deuxième langue à partir de la troisième année et comme troisième langue à partir de la cinquième. Au même titre que l'anglais, le néerlandais (en Wallonie, puisqu'il est première langue obligatoire à Bruxelles) ou le chinois... Symboliquement, le message est fort. Très fort. Chacun, entendant comme sourd/malentendant, prend sa part pour que l'échange soit possible et riche. La société inclusive se construira aussi comme cela. ■



©DR

<sup>1</sup> Une liste des associations se trouve sur le site de la Fédération francophone des sourds de Belgique (FFSB) : [www.ffsb.be](http://www.ffsb.be)



©DR

## « **Directeur**, c'est un métier qu'on ne doit pas faire si on ne l'**aime** pas »

JEAN-FRANÇOIS LAUWENS

Le Covid a passé notre société au révélateur. L'école aussi. Les profs et les élèves ont vu leur vie chamboulée profondément. Les directeurs ont quant à eux vu les exigences liées à la crise sanitaire achever de faire déborder une marmite déjà parfois proche de l'implosion. L'occasion de se poser et de relativiser sans jamais perdre leur enthousiasme car tous le disent : ils font un métier formidable.

Les directeurs et les directrices sont des super-héros, entend-on souvent. Des super-héros certes mais des super-héros peu valorisés financièrement (dans son Mémoire 2019-2024, le SeGEC demande une tension salariale de 30% entre les directeurs et les enseignants). Ils sont aussi débordés par la lourdeur, l'ampleur et la multitude des tâches. Pourtant, leur enthousiasme est rarement pris en défaut. Force est néanmoins de constater que le roulement est de plus en plus important au sein de ces fonctions, depuis quelques années.

Pour l'année scolaire écoulée, pas moins de 169 procédures de renouvellement de personnel de direction d'établissements ont été ouvertes dans les écoles du réseau libre. « *C'est en progression, c'est vrai* », dit Stéphane Vanoirbeck, directeur du service PO du SeGEC, « *mais nous savions que, d'ici à 2024, nous devrions remplacer 50% de nos directions rien qu'en raison de l'âge. Ce renouvellement s'explique par le recul de l'âge de la prépension pour une génération (après une période où elle a été avancée à 53 ans), par l'ouverture de nombreuses places dans l'accompagnement pédagogique et par l'installation d'une saine mobilité qui fait que l'on ne reste plus toute sa carrière dans son école.* »

Il semble loin en effet le temps où la direction d'un établissement était l'aboutissement d'une carrière. « *Il y a 30 ans, rigole Marc François, accompagnateur des PO au Comité diocésain Bruxelles-Brabant wallon, pour être directeur d'école, il fallait avoir de la barbe et de la calvitie et avoir passé 25 ans dans la même école. J'avais 30 ans*



*quand j'ai été nommé et j'étais un ovni. La fonction ressemblait à un aménagement de fin de carrière. On avait plus un 'instituteur en chef' qu'un directeur. »*

Plus que jamais, le job des directions relève de l'apostolat : à la multiplication des tâches administratives s'ajoutent les aléas de l'enseignement (pénurie, recours...) et toutes les obligations sociétales, à commencer bien entendu par la gestion de la crise sanitaire et ses exigences (lire p. 4-5).

### « Ne pas tout faire »

Et certains finissent par craquer ou renoncer. Alain Koeune, président de la FEADI (Fédération des associations de directeurs de l'enseignement secondaire catholique) et directeur du Collège Notre-Dame de Dinant, se l'explique facilement : « *Je pense que la souffrance de certains de mes collègues vient de la frustration de ne pouvoir tout faire. Si vous lisez la lettre de mission d'un directeur, vous comprendrez rapidement que répondre à toutes les exigences est impossible. Il y a une sorte d'illusion à penser que la tâche est facilitée par le numérique. En fait, on est aujourd'hui face à l'immédiateté de la demande. Parents, élèves, ministère et syndicats demandent une réponse instantanée là où, avant, on attendait un courrier. La seule façon de s'en sortir, c'est d'accepter qu'on ne puisse pas tout faire. Et donc à chacun de prioriser. Par exemple, si une tâche administrative n'est pas remplie dans les délais, on sera juste rappelés à l'ordre. Alors que si une norme de sécurité ou d'hygiène n'est pas rencontrée, on risque la fermeture. Malheureusement, on s'occupe peu du pédagogique mais nous avons avec nos enseignants des professionnels sur qui nous reposer. Je considère que ma priorité, notre raison d'être, ce sont les élèves et les parents. »*

Si, dans le secondaire, il existe des équipes de direction, le fondamental est plus mal logé. Eric Lefebvre, président du CoBra (Collège des directeurs du fondamental Bruxelles-Brabant wallon), a scindé administrativement en deux son établissement, l'école Notre-Dame-Immaculée d'Evere, pour renforcer son cadre. « *Nous avons 50 personnes, c'est une petite entreprise. Dans le privé, nous aurions un responsable RH, un service informatique, un*

*responsable qualité : nous sommes seuls, ou deux dans ce cas-ci. Au contraire des écoles communales, nous n'avons pas d'aide en personnel mais, en même temps, c'est le prix de notre liberté de gestion : nos écoles sont mieux gérées et leurs responsables sur le terrain, pas dans un bureau à la commune. »*

Courroie de transmission par excellence, la direction est-elle la grande oubliée des politiques ? « *Il y a un double discours officiel, relève Alain Koeune. Le Pacte d'excellence parle sincèrement d'une volonté de valorisation, de responsabilisation et d'autonomisation des directions, d'une volonté aussi de réduire la charge administrative. Dans les faits, c'est autre chose : l'administratif ne diminue pas, la responsabilisation est de plus en plus forte, certes, mais elle aboutit justement à réduire l'autonomie. On vante le travail collaboratif mais c'est devenu une obligation. Un directeur ne peut s'en sortir tout seul sans une équipe. »*

Suite en page 18 →



©DR

## « Le capitaine du navire ne part pas le premier »

**Laurent Hoffer, directeur des Écoles fondamentales libres de Limbourg et Oneux à Dolhain-Limbourg**

Le 12 juillet, après avoir rempli ses derniers devoirs de rentrée, Laurent Hoffer a fermé son bureau de la direction de l'école Notre-Dame de Dolhain (3 implantations) pour entamer ses vacances. Le 14 juillet, les inondations démentielles alimentaient la Vesdre qui entraînait toute la localité dans le chaos. « *Mes vacances ont duré un jour et demi, se souvient Laurent Hoffer. Dans ce cas, on ne se pose pas de question, on retrousse ses manches, on ne regarde pas derrière soi parce qu'il sinon on arrête tout. Déjà que nous croulons sous les obligations administratives et que les autorités veulent nous faire faire leur boulot de tracing du Covid. Ce n'est pas notre métier. D'ailleurs, nous n'en avons pas qu'un. Un directeur est un manager, un prof, un psy, un secrétaire, un plombier, un policier, un concierge, un infirmier. Et chauffeur de bus cette rentrée, vu le nombre d'élèves sinistrés à aller chercher ! »*

Quand, pour sa quatrième rentrée comme directeur, on demande à Laurent Hoffer si ce job est une passion ou une folie, il répond : « *Les deux !*

*C'est terriblement enrichissant car c'est une autre facette du métier d'enseignant, c'est la gestion d'équipe, c'est pouvoir prendre de la hauteur et du recul, pouvoir mener des projets à terme ! Idéalement car, dans les faits, on n'a pas le temps de faire tout ça, pas le temps d'approfondir entre la paperasse et la pénurie de profs. À chaque absence, c'est 50 coups de fil. Je ne suis pas près de renoncer : j'aime le terrain, être actif. Mais c'est plus dur pour la vie de famille. Surtout quand arrive le vendredi soir et qu'on reçoit le coup de fil d'un parent disant que son enfant est positif. Vous êtes alors contraint de prévenir tout le monde qu'on va devoir fermer une classe. »*

Mais, au-delà de son amour pour son métier, Laurent Hoffer est aussi motivé par l'équipe pédagogique qui l'entoure : « *Sans eux, ce n'est pas possible. Je me bats parce que j'ai une équipe qui se bat pour son école. Le capitaine n'est pas le premier à quitter le navire dans la tempête. Nous sommes tous dans le même bateau. » ■*

J.-F. L.

## Directeur : passion ou folie ?

← Suite de la page 17

Pour autant, pas question de découragement malgré les obstacles. Quand, voici quelques années, la totalité des directions liégeoises avaient été consultées par une enquête de Jean-François Delsarte, directeur diocésain, à la question « Si c'était à refaire ? », les directeurs et les directrices avaient répondu « oui » à... 87,7% !

### Difficultés

« Nous sommes bien conscients des difficultés des directions, dit Stéphane Vanoirbeck, et du fait que les PO sont à la fois la force et la faiblesse de notre modèle associatif. C'est pourquoi notre absolue priorité est de 'professionnaliser' les PO. Notre idée est d'alléger le travail des directions sur les tâches non-pédagogiques et voir où les traiter idéalement, par exemple dans des

centres de gestion mutualisés. Le vrai rôle des directions est pédagogique. La comptabilité ou la direction d'un chantier, c'est quelque chose qui peut être géré de manière professionnelle par le PO. »

De quoi améliorer le quotidien des directions à terme et les ramener vers un point d'équilibre. « Ce métier, c'est comme les métiers de la santé : si on ne l'aime pas, il ne faut pas le faire et c'est impossible de tenir sur la durée, conclut Eric Lefebvre. Le plus difficile à vivre, c'est ce perpétuel sentiment d'insatisfaction. On nous attend à tellement d'endroits, le pédagogique, les RH, l'administratif, que c'est impossible de tout faire. Ce que je dis aux jeunes directeurs, c'est : il faut apprendre à gérer son stress, à prendre du recul, à ne jamais mettre notre vie en péril même si nous adorons tous notre école. » ■



### « De plus en plus de demandes individuelles dans un cadre collectif »

José Montero, directeur de l'Institut Sainte-Marie à La Louvière

« L'école est à l'image de la société et la société est de plus en plus compliquée. C'est plus compliqué pour tout le monde qu'il y a 20 ans, donc ça l'est pour nous aussi. Allez voir dans un hôpital : je n'ai pas envie de me plaindre quand je vois la façon dont la tâche s'est complexifiée à tous les étages de la société. » Directeur depuis 2008 de l'Institut Sainte-Marie à La Louvière, José Montero se veut philosophe. Mais il admet : « Comme directeur adjoint, j'avais déjà pas mal de bases. Comme coordinateur, j'avais déjà confectionné des horaires, donc, aujourd'hui, je les fais tout seul. Mais j'imagine que pour une personne qui entre dans cette fonction sans avoir eu cette formation, cela doit être difficile. »

Pour lui, l'évolution du métier vers une fonction... multifonctions est d'abord le symptôme d'une société en mutation. « D'abord, il y a les exigences de plus en plus grandes en termes de sécurité, d'hygiène : chaque fois qu'une législation évolue, les pompiers viennent inspecter les bâtiments et on doit s'adapter. Ensuite, le curseur du bien-être a changé, celui des élèves, des profs, l'équilibre entre la vie privée et la vie professionnelle aussi. Les rapports sociaux sont plus horizontaux, la question de l'autorité est interrogée, par le personnel, les élèves, les parents. La société est de plus en plus complexe. Nous pilotons une institution collective dans une société de plus en plus individualiste où nous sommes face à des gens qui agissent comme des clients. J'ai le souci de rencontrer ces préoccupations individuelles mais cela alourdit la charge : les préférences de classes des élèves, les recours qui ne sont pour la plupart pas fondés. Puis toutes ces évolutions sociétales, le port du voile, les règles en matière d'habillement, le fait d'avoir des élèves désormais qui nous demandent de ne plus être genrés... Le résumé, c'est que je suis à l'école de 6h45 à 19h chaque jour et que, si je suis présent le dimanche, le téléphone sonne encore ! » ■

J.-F. L.



©DR

### « C'est la folie mais je ne ferais rien d'autre »

Anne de Gomrée, directrice de l'École maternelle Notre-Dame à Cortil-Noirmont

Anne de Gomrée est depuis 21 ans directrice de la petite école maternelle Notre-Dame de Cortil-Noirmont (Chastre), dans le Brabant wallon. Elle fait partie de ces « directrices avec classe » que l'on trouve en zone rurale : 38 élèves, c'est tout juste (la limite est à 36) ce qui permet d'obtenir un mi-temps supplémentaire pour renforcer une équipe éducative forte pour le reste de deux... institutrices dont une directrice (7 périodes par semaine) mais pas de puéricultrice.

« C'est un petit paradis chez nous, dit Anne de Gomrée, nous sommes dans un cadre vert tout à fait privilégié mais, malgré tout, la charge de travail est toujours plus lourde. C'est simple : je n'ai pas de bureau à l'école car je ne peux prêter aucune de ces périodes dédiées au travail administratif à l'école. Je fais tout cela le soir chez moi. Quand on est directrice avec une classe maternelle, on commande les repas chauds, on nettoie les toilettes et on s'occupe des enfants qui font pipi. C'est de la folie mais je ne ferais autre chose pour rien au monde car j'adore cet endroit, ce boulot, et j'espère garder cet enthousiasme toute ma carrière. Je ne renoncerais pour rien au monde. Le volet administratif est lourd, même dans une toute petite école, le nombre de directives a explosé. Il faut arrêter de nous rajouter des choses tous les jours. Ce qui prend le plus de temps, c'est tout ce qui n'est pas pédagogique, l'AFSCA, le RGPD, les mesures Covid... Le pédagogique, c'est ce que j'aime et qui me motive. » ■

J.-F. L.



©DR

### « Le Covid nous a ramenés à l'essentiel »

Anne Verhaeren, directrice du Collège Notre-Dame de Bon Secours à Binche

On ne dira pas que, tout compte fait, le Covid a été une chance mais cette crise sanitaire qui a lessivé tout le monde a aussi ouvert de nouvelles perspectives. « Cette crise nous a surtout ramenés à l'essentiel, nous a permis de nous recentrer parce que nous étions fort dispersés, note Anne Verhaeren, directrice du Collège Notre-Dame de Bon Secours à Binche. Bien sûr, nous ne sommes pas moins débordés à présent. On doit même plutôt prendre en compte le fait que tout le monde était perdu, profs, parents, élèves, et qu'il y a des cadres à rappeler. Nous avons ouvert des lignes de communication directes avec les parents

et certains ont tendance à en abuser. L'école a été complètement secouée et nous devons à présent remettre les choses en ordre. Ce n'est pas simple car nous découvrons maintenant les dégâts : les élèves déscolarisés, ceux qui ont été victimes durant la période hybride de harcèlement, de la précarité et de la dislocation des familles. »

Le Covid a obligé les directions à faire un tri dans leurs priorités et à mettre en avant le travail collaboratif. « Cette crise nous a montré que si les profs ne sont pas bien, les élèves ne le seront pas non plus. Le travail collaboratif, on ne peut tout simplement plus faire sans ! Au départ, le leadership partagé,

l'intelligence collective, c'est très théorique. Mais il faut pouvoir lâcher prise et entrer dans cette optique. Les ambitions pour l'école n'empêchent pas de tenir compte des enseignants. Ils sont heureux de faire partie du processus. Le travail collaboratif est désormais prévu à plusieurs moments dans l'année. Les plans de pilotage et les contrats d'objectifs ne peuvent qu'être rencontrés sur tous les plans (numérique, pédagogique, bien-être) qui ont été interrogés par le Covid. Être passés par le pire nous a peut-être appris qu'il y a les essentiels mais qu'à côté, il faut vivre l'essentiel aussi. » ■

J.-F. L.



Certains chefs d'établissements sont contraints de continuer à donner cours ou d'assurer eux-mêmes les remplacements de leurs profs. © DR.

# « Pour rien au monde, je ne retournerais dans le général »

LAURENCE DUPUIS

Chaque mois, *Entrées libres* part à la rencontre d'un enseignant de notre réseau et lui soumet à son tour un devoir : notre questionnaire de Proust ou plutôt de profs !

Laurence Lescot travaille à l'école secondaire Saint-Joseph de Geer depuis de nombreuses années. Cet établissement spécialisé propose un enseignement à taille humaine dans un cadre rural, destiné aux élèves de types 2, 3 et 8. Au quotidien, Laurence est chargée de cours généraux pour un public d'élèves entre 16 et 21 ans.



## CARRIÈRE

**Le jour où j'ai décidé de devenir prof :**

« En accompagnant ma maman sur son lieu de travail. Elle est elle-même prof et j'ai toujours adoré la suivre. C'est clairement elle qui m'a donné l'envie de me lancer dans la même direction. »

**Le jour où je cesserai d'être prof :**

« Certainement avant ma pension. Je ne pense pas pouvoir tenir une carrière complète... En tous les cas, je n'en suis pas certaine ! »



## MON ANNÉE

**Au début de l'année scolaire, je suis... :**

« Fatiguée ! Le début d'année est très dense au niveau administratif et également en termes de travail collaboratif. Les profs ici ne comptent pas leurs heures ! »

**À la fin de l'année scolaire je suis... :**

« Satisfaite. »



## ET SI... ?

**Si je n'avais pas été prof, je serais devenue... :**

« Pâtissière. »

**Ma première décision si j'étais ministre de l'Éducation :**

« Je modifierais la politique qui vise, je le crains, à abolir l'enseignement spécialisé. »

**Ce que j'ajouterais au programme de cours de Formation initiale des enseignants :**

« Je trouve que l'on est vraiment pas du tout préparé à travailler dans l'enseignement spécialisé. Il y a un réel manquement ! Évidemment, cela ne risque pas de changer étant donné que le spécialisé tend à disparaître. Mais franchement, quelle erreur ! C'est une grande perte. »

©DR



## DIFFICULTÉS

### Ma plus grande honte :

« Le jour où je suis tombée dans une bouse de vache devant mes collègues lors d'une sortie. Et je suis certaine qu'ils en parleraient encore mieux que moi ! »

### Ce qui me pèse le plus dans l'enseignement :

« La paperasse ! »

### Le jour où j'ai regretté d'avoir donné une punition :

« Jamais, car je n'en donne pas ! Pour commencer, je n'aime pas le terme 'punition'. Il m'est peut-être arrivé d'en donner lorsque j'étais prof de géographie dans l'enseignement traditionnel. Mais dans ce cadre-ci, on tend plutôt à une conscientisation de ce qu'ils ont pu faire, la punition n'est pas porteuse. »



## IDÉAL

### Une école idéale selon moi est une école où... :

« Il y a un caractère familial. »

### Le prof que j'ai adoré :

« Les instituteurs primaires que j'ai connus à Cras-Avernas, dans ma toute petite école de village. C'est aussi grâce à eux que j'ai ressenti cette envie d'enseigner. »

### Un prof célèbre (cinéma, BD) qui m'a inspirée serait... :

« Robin Williams alias le professeur Keating, dans Le Cercle des poètes disparus. »



## HIÉRARCHIE

### La phrase que j'aimerais entendre de la part de ma direction :

« 'Bravo pour ton investissement.' On aimerait tous que nos directions prennent plus de temps pour s'occuper de l'aspect pédagogique, puissent passer plus souvent par nos classes pour constater le travail accompli... Pourtant je me rends compte que si nous, en tant qu'enseignant, sommes noyés dans la paperasse, pour une direction cela doit être terrible ! Mais j'avoue, ça fait plaisir de ressentir leur reconnaissance. »

### La phrase que j'aimerais ne plus entendre de ma direction :

« 'On n'a pas le budget !' C'est un frein à pas mal de choses et c'est parfois compliqué. Par exemple, le budget destiné aux sorties extra-muros de 60 euros par an... C'est quasiment ingérable. Mes élèves ont besoin d'un climat familial, on recrée en quelque sorte un cocon à l'école. Du coup, on a besoin de beaucoup de petits objets qui font la différence. Parfois ça coince au niveau du budget et ce n'est pas évident. »



## ÉPANOUISSEMENT

### Ma plus belle satisfaction :

« J'en ai eu beaucoup des satisfactions, ici avec mes collègues ! Je pense même que je n'ai que des satisfactions. Je travaille dans une super équipe. Chaque jour m'apporte son lot de joies ! Les progrès des élèves, leur réussite. En guise d'exemple précis, je citerais le projet cinéma de l'an passé. Il consiste à reproduire visuellement des scènes cultes ou des affiches de films. La finalisation de ce long processus fait certainement partie de mes plus belles réussites, en tant que projet dans l'école en tous cas. »

### Ce qui me plaît le plus dans l'enseignement :

« Les rapports avec les élèves et les bonnes relations avec les collègues. »

### Au quotidien, mes élèves m'apportent... :

« De la joie de vivre, de la satisfaction, de l'apaisement. Mes élèves sont vraiment mon but pour avancer dans la vie. Par leurs sourires, par leurs efforts... J'ai la chance d'avoir un public facile et assez ouvert. Chaque jour, j'ai envie de venir travailler. En fait... j'adore mes élèves ! Cette année particulièrement car j'avoue qu'une année n'est pas l'autre. J'ai un nouveau groupe cette année, constitué uniquement de garçons. Et je préfère travailler avec eux, ils sont plus directs que les filles ! J'accompagne mes classes durant 8 ans, c'est un lien intense et sincère qui se tisse entre eux et moi. Pour rien au monde, je ne voudrais retourner dans l'enseignement général ! Les élèves sont proches de nous, ils nous remercient chaleureusement en fin de parcours et, en général, ne nous oublient pas. »

### Dans la salle des profs je me sens... :

« Comme à la maison ! Nous sommes dans des locaux magnifiques, bien aménagés, dans lesquels on vient de déménager. On s'y sent super bien. Entre collègues, on se voit en dehors de l'école, on s'entend tous à merveille. »

# « Jamais je n'aurais pensé être tellement reconnu »

LAURENCE DUPUIS



©DR

## DANIEL KAMPFF, 51 ans

Naissance	28 avril 1970
Métier	Responsable technique Chef d'équipe d'ouvriers
École	Collège Jean XXIII à Woluwe-Saint-Pierre
Passion(s)	Famille

« Il faut avancer, donner tout ce qu'on a et garder espoir. C'est comme ça qu'on réussit. »

Chaque mois, *Entrées libres* met en lumière un de ces métiers de l'ombre qui font tourner nos écoles et sans lesquels les élèves, les profs et les directions ne pourraient pas s'épanouir au mieux dans leur établissement. Premier invité : Daniel Kampff. Il est responsable technique et chef de l'équipe d'ouvriers polyvalents du collège Jean XXIII à Woluwe-Saint-Pierre, qui s'étend sur plusieurs implantations.

**Quel est votre parcours ?** « Je suis originaire d'Argentine. Cela s'entend à mon accent ! En Argentine, j'ai obtenu un master en administration et gestion des entreprises après mes secondaires. Le problème c'est que ce diplôme n'est pas du tout valable en Belgique, pays dans lequel je suis arrivé en 2005. J'ai trouvé un emploi ici à Jean XXIII en tant qu'ouvrier d'entretien et de nettoyage. Cela n'a pas été facile de trouver un emploi car je ne parlais pas du tout le français en arrivant. Rapidement, j'ai pu montrer mes habiletés car j'étais capable d'utiliser des machines et de réfléchir rapidement. Je connais beaucoup de choses grâce à mon père qui m'a transmis son savoir-faire. On m'a donc transféré de l'équipe nettoyage vers l'équipe technique. Pendant 3 ans j'y ai collaboré et lorsque le chef de l'équipe technique est parti à la retraite, la direction m'a offert le poste. »

**Pourquoi avez-vous accepté ce travail ?** « Je l'ai vu comme une possibilité de progresser dans mon parcours. C'était un défi de passer de presque rien à une fonction avec plus de responsabilités. Mon équipe est constituée de 6 travailleurs pour le nettoyage et 4 ouvriers pour l'aspect technique. Nous travaillons dans les deux implantations primaires et dans les locaux du secondaire. C'est très vaste ! »

**À quoi ressemble une journée-type ?** « L'équipe au complet commence à 7h. D'un côté le nettoyage, pour que tout soit propre à l'arrivée des élèves. De l'autre, l'aspect technique : je vérifie les chaudières, la température des locaux... Ensuite je commence à réceptionner les demandes de petits travaux sur tous les sites. Entre 7h et 9h, on travaille un maximum car le champ est libre pour travailler efficacement sans les élèves. Pendant le reste de la journée, il faut organiser l'horaire avec des travaux qui ne perturbent pas trop les cours. Le planning est compliqué à gérer ! Chaque vendredi, je rencontre les directions pour faire un compte-rendu de ce qui a été fait et les demandes de travaux à venir. On avance positivement ensemble, je peux expliquer ce qui est faisable ou pas, c'est un dialogue. »

**Êtes-vous heureux dans votre travail ?** « Oui. Il y a des hauts et des bas bien entendu mais je me sens très reconnu par la direction et j'en suis fier. On me remercie et on me fait confiance. Jamais je n'aurais espéré en arriver là lorsque je suis arrivé en Belgique. »

**Avez-vous un message pour les jeunes ?** « Oui, et un très important : il faut travailler ! Je viens d'un pays compliqué au niveau économique. J'ai commencé à travailler à 13 ans et je n'ai jamais arrêté. Il faut avancer, donner tout ce qu'on a et garder espoir. C'est comme ça qu'on réussit. » ■



ÉRIC DE BEUKELAER

# Rentrée chahutée

Je le confesse : enfant, l'école me faisait peur. Quitter le cocon familial pour la jungle d'une cour de récréation, très peu pour moi. Sans oublier le hurlement de la sirène qui marque la rentrée en classe... Aujourd'hui encore, quand je visite un établissement scolaire, son bruit accélère les battements de mon cœur. Non, décidément, l'école n'est pas mon biotope naturel. Et pourtant, c'est là que me furent inculqués les fondements de mon armature intellectuelle. Que serait notre vie d'adulte – que serait notre civilisation – sans l'école ?

L'enseignement est le seul sujet qui rassemble tous les politiciens, de la gauche néo-marxiste à la droite la plus libérale. Tous reconnaissent qu'une éducation de qualité est le meilleur investissement qui soit pour préparer l'avenir. Si les factions politiques se déchirent sur les moyens à déployer pour obtenir l'excellence éducative, l'objectif est commun. Je ne connais aucun politicien assez fou pour déclarer que l'enseignement n'est pas une priorité.

Malgré la pénurie des moyens, l'émancipation sociale par éducation scolaire s'impose chez nous comme une évidence. Ailleurs, c'est différent. Pensons à l'hydre fondamentaliste qui craint l'intelligence. Ainsi, les talibans qui viennent d'exclure les filles d'Afghanistan de l'école secondaire. Et puis, il y a le piège de la précarité. Mon plus proche ami est un prêtre, ayant choisi de servir les populations les plus pauvres de République démocratique du Congo. Il m'explique que là-bas, il est déjà difficile d'assurer l'école jusqu'à 12 ans, parfois 14. Au-delà, cela concerne les plus privilégiés, qui arrivent à se sacrifier pour qu'un de leurs enfants entre dans l'enseignement supérieur ; le 'deal' étant que celui-ci devra en retour subvenir, le moment venu, aux besoins de toute sa famille. Cela nous étonne ? Ce serait oublier un peu vite, que jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'est ainsi que cela se passait également chez nous.

Dans nos pays, l'éducation s'est généralisée. Rien n'est cependant définitivement acquis : pensons à une possible faillite de l'État, ou encore aux bouleversements climatiques. Dans la province de Liège (où j'habite), les inondations estivales ont détruit divers bâtiments scolaires. La solidarité des PO, directions, enseignants et parents, sans oublier l'aide d'écoles flamandes, ont fait en sorte qu'une rentrée des classes fut malgré tout possible pour la plupart d'entre elles. Les climatologues préviennent néanmoins que d'autres pluies diluviennes viendront. Une prochaine fois, combien de bâtiments scolaires seront impactés ? L'école va devoir apprendre à vivre à l'heure des turbulences climatiques.

Et ce n'est pas tout : depuis des mois, un virus, issu de notre mondialisation anarchique, fait ployer nos habitudes sociales sous son joug. En confinement, l'éducation devint numérique. Avec des dégâts collatéraux : les cours par vidéoconférence réussissent à un type d'élève, mais non à tous. Certains – pas forcément les moins intelligents – ont besoin de contacts sociaux pour apprendre. Devant un écran, leur concentration s'évapore et ils décrochent. Avec la perte de confiance qui s'ensuit.

La rentrée a été chahutée. Raison de plus pour l'aborder avec courage et lucidité. Même si cela réveille en moi quelques pénibles souvenirs d'enfance, la jungle des cours de récréation et le hurlement de la sirène sont des balises de civilisation et un repart de la démocratie. ■



# « Je rêvais d'avoir un grand-père comme Pompidou »

LAURENCE DUPUIS

C'est l'histoire d'un petit miracle littéraire né du bouche-à-oreille estival. Et d'un courrier d'Amélie Nothomb à Sophie Wouters : « Célestine m'a bouleversée, je te dois une nuit blanche. » Pourtant, rien ne prédestinait cette artiste peintre bruxelloise à devenir auteure. Son premier roman, *Célestine* (180° Éditions), suscite l'émoi des lecteurs. Elle vient d'ailleurs de remporter le prix Chapel, remis par les membres de la Chapelle musicale Reine Elisabeth.



©DR

Comment en arrive-t-on à écrire un premier roman ? Quel est votre parcours ?

« Je suis artiste peintre depuis 20 ans. J'ai beaucoup travaillé avec la technique du collage. Finalement, mes tableaux racontent eux-aussi une histoire. Je suis créative, j'adore les mots. J'ai souvent eu envie d'écrire mais je me pensais trop fainéante pour y parvenir. *Célestine* est née comme par miracle, comme si j'avais été guidée. J'ai commencé par écrire deux pages, totalement menée par la spontanéité. Rien n'était prémédité. Puis je les ai lues et j'ai ressenti qu'il se passait quelque chose. J'avais déjà la chute en tête. C'est alors que je me suis plongée dans l'écriture, chaque jour de la semaine, sans interruption, jusqu'au point final. »

Comment ce succès est-il arrivé ?

« On peut dire que la pandémie a joué en ma faveur. J'ai pressenti dès le troisième jour de confinement que cette crise allait s'installer pour un bout de temps. Du coup, mettant mon orgueil de côté, j'ai pris la décision d'annoncer sur Facebook que j'avais écrit un roman et que j'étais à la recherche d'un éditeur. J'ai posté un extrait par jour pendant une semaine. Le succès a été hallucinant. *Célestine* a en réalité existé dès cet instant, par les likes, les partages, les commentaires. »

Et aujourd'hui, suivie par Amélie Nothomb, la presse encense votre roman et vous êtes lauréate du prix Chapel...

« C'est incroyable. Je ne réalise toujours pas ce qui m'arrive. En réalité, je ne savais même pas que j'étais en lice pour ce prix. Parfois, je lis des critiques élogieuses que l'on fait à mon sujet en me disant : 'Mais ce n'est pas possible, c'est de moi que l'on parle ?' Je vis tout ça comme un cadeau céleste. »

Au fil des pages de votre roman, le lecteur s'attache à plusieurs jeunes personnages, dont Célestine, une adolescente des années 70. Qu'avez-vous en commun avec elle ?

« J'ai effectivement des réminiscences avec le personnage de Célestine. Je partage les mêmes valeurs qu'elle comme la pudeur, la fragilité ou le mystère. Sur mon chemin de vie, depuis la naissance, j'ai appris à me protéger. Je n'ai pas eu d'autre choix, en réalité. Je n'ai pas connu mes grands-parents et mon papa était seul à nous élever, avec mes frères et sœurs. Je devais être forte et certaines images me réconfortaient, comme Pompidou au volant de sa mythique DS. J'aurais aimé qu'il soit mon grand-père... »

Avez-vous des souvenirs de votre scolarité, quel genre d'élève étiez-vous ?

« J'étais une élève assidue, du genre première de classe. Je suis allée à Notre-Dame des Champs à Uccle, puis j'ai passé deux années comme interne au Val Notre-Dame, à Huy. J'ai gardé de chouettes contacts avec d'anciens camarades encore aujourd'hui ! »

Qu'envisagez-vous pour la suite ?

« Nous aimerions faire connaître le roman en Suisse et ensuite en France si c'est possible. Quant à moi, je suis actuellement en train de terminer l'écriture d'un nouveau roman. J'ai hâte de vous faire découvrir cette nouvelle tranche de vie, qui aura lieu cette fois en Belgique ! » ■



Sophie Wouters,  
*Célestine*,

180° Éditions, 132 p., 15 €.

## Cruelle adolescence

La France des années 60. Célestine, orpheline dès sa naissance, est élevée par de lointains parents qui n'avaient jamais voulu d'enfants. Dix-sept ans plus tard, l'adolescente se retrouve devant la Cour d'assises des mineurs. Mais que s'est-il donc passé pour que la ravissante et douce Célestine, dont l'avenir était plus que prometteur, soit jugée pour un crime dont tout semble l'accuser ? ■





### Expo Jojo en balade à Rouge-Cloître

**Où ?** Centre d'art de Rouge-Cloître, Auderghem

**Quand ?** Du mercredi au dimanche, jusqu'au 7 novembre

**Prix ?** 3 €, gratuit pour les enfants

**Info :** [www.rouge-cloitre.be](http://www.rouge-cloitre.be)

## GEERTS TOUCHE TOUS LES COEURS

Les amoureux de la BD belge sont inconsolables depuis le décès d'André Geerts à l'été 2010. Issu de la « nouvelle génération » de *Spirou* (comme Frank Pé ou Yslaire), Geerts avait créé en 1983 un univers délicieux, celui de *Jojo*, de son copain Gros-Louis, de sa grand-mère, un quotidien avec ses bonheurs et ses défis (le deuil, la séparation, l'amour). En quelques années, cette charmante et émouvante plongée dans le monde de l'enfance est devenue un classique riche de 18 albums, qui doit autant au charme insouciant de *Boule et Bill* de Roba qu'à la poésie de Sempé, auxquels il était profondément heureux d'être comparé.



.....  
**André Geerts et Sergio Salma,**  
*Intégrale Mademoiselle Louise,*  
 Dupuis, 264 p., 35 €

Il n'est jamais trop tard pour bien faire : plusieurs initiatives lui rendent un hommage mérité à consommer en famille ou en classe cet automne. Avant l'art-book qu'annonce l'éditeur Black & White pour 2022, Dupuis nous propose, désormais terminée, l'intégrale *Jojo*, celle consacrée à *Mademoiselle Louise*, petite fille créée en 1993 avec l'ami Sergio Salma (*Nathalie, Marcinelle 1956, Mandarine*). Tout aussi attachante que *Jojo*, Louise est aux antipodes du gamin à la casquette puisqu'elle est immensément riche mais aimerait tellement ne l'être que de la normalité de la vie d'une famille aimante. Une fable sociale qui ne laisse aucun lecteur (jeune ou vieux) indifférent. Amoureux des poètes de la BD et de l'illustration (Frank Pé, Hausman, Follet, Berlion, Gabrielle Vincent...), le Centre d'art du Rouge-Cloître à Auderghem offre pour sa part une belle balade automnale à travers les planches du regretté dessinateur bruxellois. ■

J.-F. L.



.....  
**Marie-Eve Defour et Gaëlle De Jesus Silva,**

*Siméon,*

Éditions Éveillez-moi, 34 p., 17 €.

## ÉVEILLER À LA BIENVEILLANCE

Premier livre d'une collection dédiée à la bienveillance, *Siméon* met en lumière le poids du jugement et emmène les jeunes lecteurs dans un récit qui les aidera à déployer leur confiance tout en se libérant de la médisance.

À travers cet album de jeunesse, Marie-Eve Defour et Gaëlle De Jesus Silva permettent d'aborder en douceur une problématique sérieuse.

Pour les enseignants qui souhaitent aller plus loin, Marie-Eve Defour propose également des animations « Bienveillance ». Leurs objectifs sont les suivants :

- Développer la confiance en soi ;
- Prendre conscience de l'importance de sa parole ;
- Se libérer des préjugés et autres concepts qui nous encombrant ;
- Oser être soi ;
- Accepter « la différence » ;
- Trouver ses propres repères.

Plus d'informations sur le site <https://www.eveillez-moi.be/> ou en téléphonant au 0497/90.40.42

L.D.



### « DIMANCHE » FÊTE SES 75 ANS ET VOUS OFFRE UN AN D'ABONNEMENT !

Avec le journal *Dimanche*, découvrez des rencontres inspirantes, l'actualité du monde chrétien, des questions de sens et de spiritualité, des opinions engagées.

À l'occasion du 75<sup>e</sup> anniversaire de *Dimanche*, nous vous offrons 3 abonnements gratuits (papier ou PDF, au choix). Envoyez un e-mail avec vos coordonnées complètes (adresse et n° de téléphone) à [concours@cathobel.be](mailto:concours@cathobel.be) en indiquant « Concours Entrées libres ». Un tirage au sort déterminera les gagnants. Clôture du concours : **le 5 novembre**.

Rendez-vous également sur [www.dimanche.be](http://www.dimanche.be) pour découvrir nos nouvelles formules d'abonnement ou contactez-nous à [abonnement@cathobel.be](mailto:abonnement@cathobel.be) ou au 010/23.59.00

## Restez informés des actualités du SeGEC !

Pour réagir, soutenir ou partager nos actions, n'hésitez pas à nous suivre sur :

### Nos réseaux sociaux :



Enseignement Catholique - SeGEC



SeGEC\_asbl



SeGEC - Enseignement catholique



Secrétariat général de l'enseignement catholique (SeGEC)



Enseignement Catholique

### Notre site Internet :

<https://enseignement.catholique.be>

### Notre Extranet :

<https://extranet.segec.be/>





## AMÉLIORER LA QUALITÉ DE L'AIR

La qualité de l'air dans les écoles est un problème de santé important qui mérite une attention accrue.

Dans le cadre du projet « Babel'Air », l'ASBL Hypothèse propose un accompagnement pédagogique des enseignants à propos de la qualité de l'air, en partenariat avec Bloomberg Philanthropies, le gouvernement de la Région de Bruxelles-Capitale et Bruxelles Environnement.

Les formations permettent aux enseignants de connaître les différentes sources de pollutions intérieures mais aussi de s'approprier une démarche de recherche scientifique à mener avec leurs élèves. De nombreuses ressources pédagogiques sont également disponibles.

Cet accompagnement est destiné aux acteurs des écoles bruxelloises, pour un public allant de 5 à 14 ans.

Intéressé(e) ? Rendez-vous sur le site <https://www.hypothese.be/> dans l'onglet « Babel'Air » et inscrivez-vous sans tarder.



## DESIGN FOR CHANGE

« Design for Change » est un mouvement fondé en Inde en 2001 et mis en place aujourd'hui par plus de 300.000 écoles dans plus de 72 pays et régions du monde. Il vise à donner aux enfants le pouvoir de se lancer dans des projets d'intérêt général et ainsi devenir des acteurs du changement.

Partenaire du mouvement en Belgique, l'ASBL « Learn to Be », qui diffuse les outils de la démarche et accompagne les enseignants(es) de primaire, lance un appel à projets pour l'année 2021-2022.

Vous souhaitez impliquer vos élèves dans des projets citoyens, collectifs, d'intérêt général? Et contribuer ainsi à l'un des 17 objectifs de développement durable 2030 ?

**Inscrivez votre classe pour le 9 novembre 2021 au plus tard.**

Au menu :

- Des formations à la démarche et aux 4 étapes du *design thinking*.
- Un accompagnement par mail à chaque étape.
- Une boîte à outils pour avancer avec les élèves pas à pas.
- Un espace d'échanges et de soutien pour partager l'expérience avec ses pairs.

Pour plus d'informations : <https://learntobe.be/design-for-change-belgium>



## DEUX FORMATIONS AUX PREMIERS SOINS PAR LA CROIX-ROUGE

Il n'y a pas d'âge pour apprendre à se protéger et acquérir de bons réflexes face à différentes situations du quotidien.

En tant qu'acteurs de l'enseignement, si vous désirez apprendre aux plus jeunes (de 6 à 12 ans) les gestes de premiers soins, ces formations sont faites pour vous.

Grâce la formation d'animateur-relais Premiers soins jeunesse, vous serez formé(e) aux outils pédagogiques de la Croix-Rouge.

Deux choix s'offrent à vous :

- Se former à l'outil *Mission Zéro Bobo*, destiné aux P1-P4 et visant la prévention des accidents et l'apprentissage de gestes de premiers soins (1 jour de formation) ;
- Se former à l'outil *Benjamin Secouriste*, destiné aux P5-P6 et proposant l'apprentissage des gestes de premiers soins (2 jours de formation).

Les **formations sont gratuites** et sont données par des coordinateurs pédagogiques de la Croix-Rouge.

Intéressé(e) ? Suivez ce lien : <https://enseignement.croix-rouge.be/nos-formations/formation-animateurs-relais-premiers-soins-jeunesse/>



## « AU PHIL DE L'ART » : 3 LIVRES À GAGNER !

Ce mois-ci, nous vous proposons de remporter l'ouvrage *Au phil de l'art*, fruit d'une belle collaboration entre le SeGEC, Jean Brunelli, Pascale Otten et les éditions Erasmé. Déjà présenté dans nos pages, ce livre propose 3 portes d'entrée pour développer les compétences d'EPC, via l'art et la créativité.

Pour remporter votre exemplaire, envoyez-nous un courriel à l'adresse [redaction@entrees-libres.be](mailto:redaction@entrees-libres.be) en mentionnant vos coordonnées. Les gagnants seront désignés par tirage au sort. Clôture du concours : **le 5 novembre**.

# Intercoûts



OH LÀ, BORS MÉS FEUILLES, J'N PAS QUE ÇA À FAIRE, MOI!

TAP! TAP! TAP! TAP!

LA NOUVELLE? ÇA VA? BESOIN D'AIDE?

MERCI, ÇA VA, JE GÈRE.



IL FAUT JUSTE QUE JE COMPRENNE COMMENT FAIRE SORTIR MES COPIES DE CETTE MACHINE!



FAUT APPUYER SUR LE GROS BOUTON VERT, LÀ

OOOH...

C'EST POUR ÇA QUE LE TRUC CLIGNOTE?



PAS TROP STRESSÉE?

NON PAS DU TOUT!

J'AI BORSÉ À MORT POUR CETTE RENTRÉE, JE SUIS PRÊTE!

J'AI UN SYSTÈME.



JE VEUX ÊTRE PROCHE DES ÉLÈVES! LEUR MONTRER QUE LA LECTURE C'EST UN PLAISIR!

LEUR MONTRER LA MAGIE DE L'ABSTRACTION.

LA BEAUTÉ DU RAISONNEMENT, À TRAVERS LA LITTÉRATURE!



GÉNIAL!

ÇA FAIT DU BIEN UN PEU DE SANG FRAIS!

SI TU AS BESOIN DE QUOIQUE CE SOIT, N'HÉSITE PAS!

NOUS ON EST L'ÉQUIPE SCIENTIFIQUE MATHS, BO...



ELLE A L'AIR HYPER MOTIVÉE, LA NOUVELLE! C'EST GÉNIAL!

ELLE VA DÉPLACER DES MONTAGNES AVEC CET ÉTAT D'ESPRIT D'ENFER!



ENFIN, PAS AVEC NOS ÉLÈVES

MOOON!

EUX, ILS VONT LUI ARRACHER LES CÈS, UN PAR UN

JE VAIS ACHETER DES PÂTES POUR LA CONSOLER À LA PAUSE.